

Aux sombres héros de la mer

Le dernier **Hubert Haddad** est une somptueuse rêverie, savamment composée, et un labyrinthe où il fait bon s'égarer. **PAR DAMIEN AUBEL**

dédale bâti sur le plan d'une pièce musicale, le *Petit Labyrinthe harmonique*, un piège arachnéen où le médecin voit un outil thérapeutique. Et voilà Malgorne devenu « silencieux au service [du] palais végétal » de Riwald, le voilà qui a trouvé sa place dans un triple écheveau social (il travaille, a des papiers), végétal (le labyrinthe n'a plus de secrets pour lui), mais aussi mythique. La présence obsédante du vieil océan comme dans un conte fantastique breton, les rêveries érudites que fait lever l'évocation d'un labyrinthe : tout

cela enveloppe l'histoire de Malgorne. Mais il souffre toujours de son essentielle dysharmonie : il n'entend pas le monde, n'est pas en accord avec ses vibrations sonores, ignore ce que celles-ci peuvent bien révéler.

Et puis il y a Peindre, « dans sa demeure haut perchée dite du Bec-de-l'aigle, un ancien sémaphore aménagé en villa de plaisance ». Peindre, la jeune fille et ses morts : sa mère, un frère, une amie. Et son disparu bien vivant : un père capitaine, mari trahi, qui n'a jamais voulu revoir son enfant. Peindre des douleurs... et des rêves, où chaque nuit elle retrouve les corps de ses trépassés et des absents. Harmonie délicate, douloureuse, que celle qui ainsi réunit les spectres et les

vivants, interstice intenable, comme un accord impossible, entre le néant et la vie. Peindre et Malgorne et comment ces deux lignes mélodiques vont se rejoindre, voilà la partition de *La Sirène d'Isé*. Mais ce n'est qu'un mouvement au sein d'une composition plus ample, dont l'instrumentation est celle, imposante, des éléments : « face au domaine, lointainement, sous les miroirs courbes du ciel, tout en tous lieux s'amasse et se creuse, se bouscule et tournoie. L'océan bleu nuit parcouru d'orages de lumière se rappelle soudainement à lui comme mille et mille sombres dos d'orques ou de squales bondissant entre les éruptions d'écume. » Harmonie de l'eau et du feu. Ces contraires, qu'on croyait irréductibles, se mêlent et se chevauchent, et on referme le livre sans trop savoir si on a été renversé par la masse d'une vague ou cloué par un éclair.



© HUBERT-NEMO_PERRIER_STEFANOVITCH

On devient pythagoricien en lisant Hubert Haddad. L'oreille s'aiguise de page en page, la disparate des tons se fond doucement en un ensemble concertant, et, à notre insu, les phrases à la fois limpides et denses, cristallines et hiératiques, jouent leur propre musique des sphères, harmonisant le tournoiement de mondes qu'on croyait séparés par des abîmes intersidéraux : la mort et la vie, la lumière et les ténèbres, la légende et les tristes réalités.

C'est cette harmonie après laquelle soupire Malgorne, l'enfant sourd de Leeloo, cette mère dont on ne sait si elle fut folle ou esprit follet, et qui a disparu dans la mer qui assaille et érode la falaise sur laquelle se perche l'asile du docteur Riwald. Lequel garde l'enfant, et en fait, les années ayant passé, le gardien du labyrinthe boisé qu'il a conçu dans le parc de l'établissement. Un

LA SIRÈNE D'ISÉ
Hubert Haddad, Zulma,
192 p., 17,50 €



La culture d'une époque ressemble souvent à une plage au petit matin, après une violente tempête : débris mal identifiables, babioles parties à vau-l'eau la veille, nacre des coquilles brisées, c'est tout le dépôt des cultures antérieures qui s'échoue sur nos rives. Et Blas de Roblès est un merveilleux *beachcomber*, un amateur très averti de ces mille curiosités charriées par des millénaires de littérature, qu'il dispose dans *Ce qu'ici-bas nous sommes* comme dans la vitrine d'un *Wunderkammer*. Epiphane de Salamine fulminant contre les rites dégoulinants de libido d'hérétiques au IV^e siècle de notre ère ; Lucien de Samosate consignait telle superstition ; Ctésias de Cnide ou Elien précisant les mœurs des cynocéphales, ces hommes à têtes de chien... À la façon d'un Pline l'Ancien, Blas de Roblès raboute d'antiques bizarreries – mais il ne s'en tient pas à nos lointains aïeux. Courent dans les marges de ce roman des dessins, dus pour la quasi-totalité à sa main, qui pastichent la

livres non pour leur contenu mais pour leur valeur marchande... Augustin note, enregistre, invoque tel précédent tiré de la culture antique. Mais c'est bien de sa culture à lui, Occidental moderne, qu'il est question, comme un reflet obscur – de toutes les angoisses, de tous les fantasmes qui grouillent sous ses certitudes et ses acquis intellectuels. Ainsi, ce quartier de Zindan occupé par des Amazones trahit la vulnérabilité inquiète de la domination masculine ; ainsi encore, la croyance en Hadj Hassan, qui vient éprouver, et tenter, les limites de la rationalité... *Ce qu'ici-bas nous sommes* est notre doublure d'ombre.

Tout comme l'est Augustin lui-même, personnage de fiction au carré, puisqu'il n'est que le double – projection mentale, romanesque et psychopathologique à la fois sans doute – d'Aby Warburg. On connaît l'épisode d'effondrement psychique du grand historien de l'art dans l'entre-deux-guerres, on sait qu'il est ressorti vainqueur de cette traversée du néant. Blas de Roblès lui

fait écrire, lors de cette épreuve, un texte destiné au professeur Binswanger, son psychiatre. Texte où, sous l'identité d'Augustin, il raconte son étrange séjour dans Zindan, et qui est celui que

nous lisons. Pure invention, donc, mais qui révèle quel aspect peut prendre la psyché meurtrie d'un homme de haute culture, comme l'érudit qu'était le maître d'œuvre de *L'Atlas de Mnémosyne* : un collage de références travaillé par l'anxiété.

— Vous reprendrez bien du désert ?

Faux roman d'aventures, vraie plongée dans les abîmes de l'esprit, *Ce qu'ici-bas nous sommes* est du meilleur Blas de Roblès. PAR DAMIEN AUBEL

floraison illustrative du XIX^e siècle, la fascination de ce dernier pour les appareils orthopédiques qui tiennent de l'instrument mortifatoire et surtout son goût de l'exotisme, des gravures de «sauvages» dont il était friand. Cette malice de compilateur, Blas de Roblès l'étend aussi au roman lui-même, sous-titrant les chapitres comme dans les feuilletons d'antan, mêlant les ingrédients du roman d'aventures populaire, telle cette cité perdue au milieu des sables du désert, à la langue empiriste, éprise d'intelligibilité, de l'anthropologue.

Car tout ce foisonnement hétérogène jaillit de la plume d'un homme, Augustin Harbour, qui raconte comment, des décennies plus tôt, égaré dans les sables du désert, il n'a dû son salut qu'à l'hospitalité des habitants d'une mystérieuse cité, Zindan. Et d'énumérer leurs us et coutumes, tous plus ou moins extravagants pour un regard occidental : cannibalisme sélectif selon la couleur de peau, adulation de Hadj Hassan, dieu dont telle prouesse – faire léviter de petits fromages – semble sortie d'un persiflage voltairien, recours à l'imprimé et aux

CE QU'ICI-BAS NOUS SOMMES
Jean-Marie Blas de Roblès,
Zulma, 288p., 20€



© PHILIPPE MATSAS/LEEMAGE/EDITIONS ZULMA

— Une montagne magique

Avec *La Géante*, Laurence Vilaine signe un très beau roman. Qui a la splendeur mystérieuse et trouble des paysages de montagne. . .

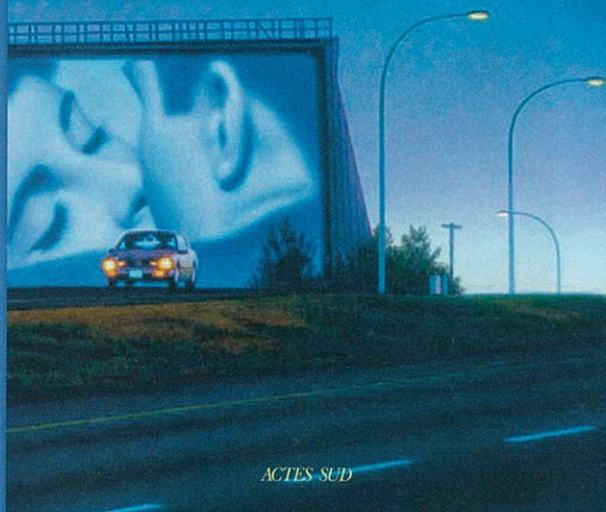
PAR DAMIEN AUBEL

Ce n'est jamais sans une pointe d'appréhension qu'on ouvre un livre dont tout indique, comme celui de Laurence Vilaine, qu'il appartient à cette catégorie hybride : la prose poétique. Que le plateau penche un peu trop du côté des prestiges de l'image ou du lyrisme, et le romanesque s'étirole au profit de la beauté immobile et un peu irréaliste du poème. Qu'au contraire le récit et ses auxiliaires – personnages, milieu – l'emportent, et les jeux de l'image et du rythme ne sont plus qu'un simple appoint décoratif. Aussi est-ce avec soulagement, et il faut bien le dire une touche d'admiration émerveillée, qu'on referme *La Géante*. Laurence Vilaine a su, de bout en bout, tisser une véritable intrigue, avec tout ce

SALMAN RUSHDIE

SALMAN RUSHDIE QUICHOTTE

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR GÉRARD MEUDAL



“Charmant, réjouissant. Une façon de ressentir et une façon de raconter. L’amour et la langue.

Jeanette Winterson

“L’épopée d’un Don Quichotte des temps moderne, une merveille, brillante, drôle et englobant le monde.”

The New York Times

ACTES SUD

que le mot suppose de mystification, de suspense et de force émotionnelle, dont émane pourtant cette impression brumeuse de rêve éveillé qui est le propre de la poésie.

Car tout dans ce texte est placé, dès les premières lignes, sous le signe du brouillard. Une femme, dont l'accoutrement dit assez qu'elle est étrangère, « le brouillard comme un deuxième manteau par-dessus le sien trop grand », fait irruption dans un petit village qui vivote comme hors du temps à l'ombre imposante de la montagne, cette « Géante » qui donne son titre au livre. L'arrivante se livre, avec la détermination têtue, presque démente, des grandes douleurs et des rites sans âge, aux préparatifs d'une inhumation. Qui elle est, ce qui l'a poussée ici, on ne l'apprendra qu'au compte-gouttes, lorsque la narratrice aura fini d'effeuiller le récit. Cette narratrice, Noële, est tout aussi nimbée d'étrangeté que l'intruse et que son prénom, écrit avec un seul l. Dépositaire d'un savoir immémorial sur les vertus des plantes des montagnes, remplissant dans le village les fonctions d'une sorcière bénigne, d'une pharmacienne officieuse, son identité est celle de l'orpheline qu'elle fut très jeune : floue. Quant à son frère, Rimbaud, il vit dans cette brume de la conscience – qui n'est peut-être qu'une clarté supérieure – qui est celle des simples d'esprit. Ce n'est qu'en suivant Noële, qui suivra elle-même l'arrivante dans la montagne, que le brouillard se dissipera par petites touches. Qu'on apprendra que l'arrivante est de la race des grandes amoureuses. Que l'homme qu'elle aime, gravement malade, s'était réfugié au village. Qu'elle est venue l'enterrer, mais qu'elle n'a pas trouvé le corps. Et que Noële, connaissait cet homme... Ce serait un crime de lèse-roman d'en dire plus...

Mais on peut, sans abuser de notre droit de préemption de critique, parler de cet autre brouillard, celui qui s'infiltré dans la phrase et les paragraphes de Laurence Vilaine. Ils ont, cette phrase et ces paragraphes, l'amplitude, l'exubérance un peu capricieuse des pensées de Noële, et on les lit moins qu'on n'avance à travers eux, couche après couche, perdant un peu de vue leur commencement comme si s'y étaient déposés des lambeaux de brume. On pourrait aussi parler de cet autre halo, celui de la

littérature et des contes, qui entoure le texte : Rimbaud via le nom du frère de Noële, Blanche-Neige qu'évoquent les bois angoissants de la « Géante », et aussi Giono ou encore Ramuz. Mais, surtout, il faudrait dire combien les êtres et les choses sont poreux les uns aux autres : les individualités sont floues, pierres, bois, humains finissent par former un grand tout indivisible. Et l'intelligence de ces liens secrets, n'est-ce pas ce qu'on appelle poésie – et la plus haute, la plus visionnaire ?

LA GÉANTE

Laurence Vilaine, Zulma,
192 p., 17,50 €



Forever young

Avec l'Islandais **Einar Mar Gudmundsson**, on part pour un trip au cœur de la jeunesse. Aussi joyeux que mélancolique.

PAR DAMIEN AUBEL

D'amour et d'eau (ou plutôt de bière) fraîche, mais aussi de dépaysement. Voilà de quoi vit Haraldur durant l'été 78. L'errance insouciant et l'appel irrésistible de l'ailleurs, les transports du coup de foudre : le jeune Islandais, étudiant en lettres et aspirant poète, les trouvera en Norvège, en Sicile, en Grèce. L'amour et la route : les deux grands mythes princes de la jeunesse.

Empruntant aux mémoires et aux récits de voyage leur dédain pour la terne linéarité, le roman slalome aussi capricieusement que joyeusement de digression en flash-back. Un Haraldur plus âgé, mûri mais pas aigri pour un sou, tire événements et personnages des placards d'une mémoire plus ou moins incertaine, les remise temporairement, les ressort alors qu'on n'y pensait plus. Voici Jonni, hâbleur et grand conteur devant l'éternel, qui le rejoint à Oslo, comme un Doppelgänger éthylique et musicien. Voici Bjarni, le poète dont l'appartement est ouvert à tous les vents. Et Inga, radieuse, qui illumine tout, douce déesse de l'amour. La liste serait longue, notre Haraldur-Ulysse multipliant les rencontres au fil de son séjour à Oslo avant de partir pour le Sud, Taormine et Syracuse avec Inga. Mais il ne s'agit jamais de simples figurants. Les uns sont hauts en couleur, d'autres nimbés d'un mystère à mi-chemin entre la mystification et la légende. C'est une vraie mythologie personnelle que décrit Haraldur. La constellation de héros ou de créatures plus ou moins insolites que se forge un jeune homme au tempérament poétique, et qui peupleront son imaginaire.

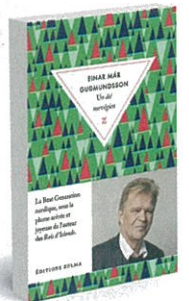
Haraldur alterne, toujours sur le même mode doucement anarchique, effusions lyriques (Oslo ensoleillée, le concert des oiseaux dans les montagnes) et notations lucides, voire douloureuses : pages poignantes sur la gauche italienne de la fin des seventies, dont les idéaux se diluent dans la drogue et la parano. Car cette jeunesse ne vit pas dans le ciel éthéré des fables : elle est politisée, ultrapolitisée même. Défilent tous les jalons de la contestation et de l'engagement comme une

autre mythologie de la jeunesse, politique celle-ci. Figures culturelles tutélaires : les Situs, les Pistols, Dylan. Ferveur militante, brouillonne, de gauche, comme l'évocation, au début des années soixante-dix, des manifs contre les États-Unis en Islande. Haraldur ne se leurre pas, ce temps est passé. Et ce dès 1978, alors que sa jeunesse est loin d'être révolue, et qu'il vit son été norvégien. Mais ni nostalgie, ni apostasie. Lorsqu'il raconte cet âge mythique, où rien ne semblait pouvoir brider l'euphorie révolutionnaire, Einar Mar Gudmundsson sait mêler la clairvoyance à l'exubérance de l'engagement.

Mais Haraldur est d'abord poète. Et son panthéon est autant, plus même, celui des lettres que de la révolution. Le roman baigne dans la littérature. Conversations enfiévrées, sincères et grandiloquentes à la fois, sur la poésie. Grands écrivains toujours à portée de mémoire pour apprécier un événement ou décrire une rencontre : Malraux, Laxness et des dizaines d'autres forment le substrat de ce voyage, qui est aussi un voyage à travers les livres. Avec, au centre, soleil noir, éblouissant et complexe, fascinant et révoltant, Knut Hamsun, véritable bréviaire d'Haraldur. Comme si le jeune poète n'allait pouvoir devenir véritablement écrivain qu'en s'appropriant, pour le digérer et le surmonter, un mythe de la littérature.



UN ÉTÉ NORVÉGIEN
Einar Mar Gudmundsson, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 336 p., 21 €



Jungle fever

Zulma a l'excellente idée de traduire un grand classique de la littérature bengalie, *De la forêt* de Bibhouthi Bhoushan Banerji. Un prodigieux roman débordant de vie, mêlant écologie et spiritualité. **PAR DAMIEN AUBEL**

Les horizons de Satyacharan sont bouchés à Calcutta : solitude, impécuniosité. Un petit coup de pouce du destin, et voilà Satyacharan promu « manager » d'une vaste zone forestière dans le Bihar : le bout du monde et le fin fond de nulle part pour le citadin bengali cultivé qu'il est. Ça grippe un tout petit peu au début, mais très vite, les horizons s'élargissent. Chapelet de rencontres, de notations sur le paysage et ses mille facettes, le roman a l'allure libre d'un journal de bord. Et dans des pages vibrantes d'un lyrisme à la croisée de Chateaubriand et des apôtres du sublime romantique, au gré de tableaux descriptifs composés avec un sens très sûr du trait et de la couleur, Satyacharan raconte une conversion psychologique et spirituelle. Une dilatation de l'âme : « l'enchanteresse reine nature, jour et nuit, te charmera de mille façons ; elle fera naître en toi une autre vision, élargira ton esprit et t'emmènera à la lisière de l'immortalité. ».

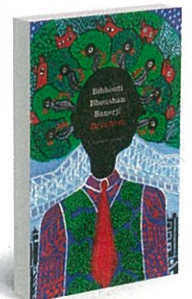
Bibhouthi Bhoushan Banerji (1894-1950) est un géant de la littérature bengalie, et un autre géant, du grand écran celui-ci, Satyajit Ray, aura assuré sa notoriété jusque sous nos latitudes : *Pather Panchali* est l'adaptation de l'œuvre maîtresse de Banerji, *La Complainte du sentier*. Mais c'est l'arbre qui cache la forêt d'une impressionnante bibliographie, et qui cache en particulier ce *De la forêt*, véritable éblouissement sylvestre. Il y a le ton d'abord, ces inflexions d'une grande sincérité, cette façon de se livrer moins au gré des événements que des pensées que ceux-ci suscitent. Un ton qui doit sa justesse aux sous-basements autobiographiques du livre, Banerji ayant lui-même, cinq ans durant, rempli les fonctions de son héros. Satyacharan note tout, n'a pas la ridicule

pudeur de museler ses élans lyriques, pas plus qu'il ne passe sous silence toute l'ambiguïté de son rôle : lui, le « manager » devenu amoureux de la forêt, est toutefois là pour « manager », c'est-à-dire attribuer la terre à des fermiers qui défricheront, détruiront cet immense sanctuaire boisé. Cette fois, l'expansion n'est plus seulement celle, individuelle, d'une âme : la jungle de Bihar devient l'emblème de toutes les forêts menacées et le roman, écrit à la fin des années trente, relu aujourd'hui, devient un concentré des maux qui affectent la planète tout entière, de l'inexorable destruction de notre habitat écologique.

Mais un roman, Dieu merci, ne se réduit pas à une prophétie et le plaisir de sa lecture n'est pas seulement celui qu'on éprouve face à un miroir. Il y a trop de vie ici, bruisante, inattendue, haute en couleur, pour n'y voir qu'un reflet anticipé de notre monde, ou qu'un prétexte à introspection pour Satyacharan. *De la forêt* porte bien son titre, c'est une vraie forêt, luxuriante, d'hommes, de bêtes et de dieux. Voici des buffles sauvages, voici un usurier timide qui n'ose jamais réclamer les sommes prêtées, voici le petit monde des travailleurs agricoles, ce qu'ils mangent, comment ils vivent. Et puis il y a la pauvreté des uns, le carcan du système des castes, les méditations et les lectures d'un « grand dévot » trop occupé intérieurement pour cultiver son lopin. Sans oublier le magnifique personnage de Yugalprasad qui cherche à « accroître la beauté d'un vaste paysage forestier » en y acclimatant d'autres plantes, ou encore ce tigre mangeur d'hommes... Satyacharan, Banerji derrière lui, nous faisons ainsi la plus belle et la plus romanesque expérience qui soit : cet élargissement de l'esprit qui s'appelle compassion, empathie ou simplement intérêt pour autrui.



DE LA FORÊT
Bibhouthi Bhoushan
Banerji, traduit du
bengali (Inde) par
France Bhattacharya,
Zulma, 304 p., 22 €

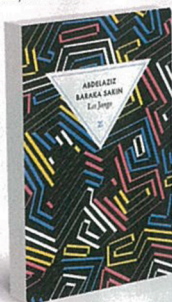


Jango unchained

On l'avait découvert en France avec le remarquable *Messie du Darfour*. Avec *Les Jango*, le grand écrivain soudanais **Abdelaziz Baraka Sakin** signe un roman impressionnant de verve et de force politique. **PAR DAMIEN AUBEL**

LES JANGO

Abdelaziz Baraka Sakin,
traduit de l'arabe par Xavier
Luffin, Zulma, 352 p.,
22, 50 €



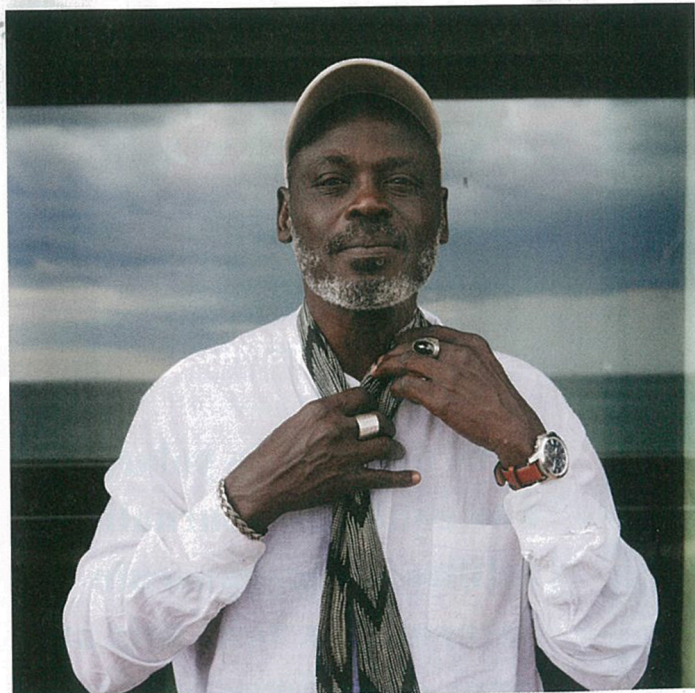
Les Jango, késaco ? Des travailleurs saisonniers, la foule des petites mains de la récolte du sésame au Soudan. Mais le signalement sociologique est un peu court pour rendre justice au roman de l'écrivain phare du Soudan, Abdelaziz Baraka Sakin. Le substrat documentaire n'est pas négligé, Baraka Sakin leste son livre de détails concrets (recrutement de la main-d'œuvre, procédures de récolte), mais *Les Jango*, c'est d'abord une affaire de langue. Celle, bruisante, infatigable, des histoires à rallonge qui s'échangent dans les rues, les bars et le bordel d'al-Hilla. Des histoires truculentes, cruelles et désopilantes, qui coulent comme l'alcool, croissent comme le désir qui embrase tous les personnages. Des histoires qui n'en finissent pas de muter au gré des versions, de se corriger, de transiter d'un narrateur à l'autre. Un flux narratif infini – et il fallait bien ça pour des héros dont l'identité est elle-même fluide, oscillant sans cesse d'un pôle à un autre.

Voici Wad Amouna, colporteur impénitent de rumeurs et de nouvelles, factotum de « la Maison de la Mère », puisque c'est ainsi qu'est baptisée la maison close, épice de la vie d'al-Hilla. Wad Amouna,

arrangeur de mariages, est le go-between par excellence, et il a la nature double des intermédiaires : c'est une fille dans un corps d'homme dira-t-il de lui-même. Safia, la « mythique » Safia, est tout aussi ambivalente. Elle est à la croisée des genres : on la répute hermaphrodite. Mais elle est aussi à l'intersection des règnes : des accès de lycanthropie érotique, dit-on, la transformeraient en hyène au cours de l'acte. Et Alam Gishi, la sublime Alam Gishi, dont s'éprend le narrateur, est-elle femme ou djinn ? N'est-elle pas double, se demande son amant, qui est lui-même arrivé à al-Hilla avec son propre double, son ami le plus intime ? Tout se reflète, les événements et les êtres se font écho, comme si tout se transformait en permanence, à la fois même et autre.

Volatilité des appartenances sexuelles, tremblement des identités : les histoires entre-tissées de Wad Amouna, Safia et Alam Gishi forment donc un prodigieux monde romanesque, en perpétuelle métamorphose. Et dont le moteur est un échange perpétuel, une transaction de tous les instants entre les sexes, les différentes versions des récits... Comme si tous les personnages ne faisaient qu'incarner, dans leurs destins particuliers, dans leurs corps et leurs psychés, l'angoisse centrale du roman : l'argent, objet par excellence de flux, d'échanges et de fluctuations.

C'est lui, l'argent, « cette créature étrange et visqueuse, qui ne reste jamais dans la poche, dans la paume », qui est au cœur politique du roman. Et ce sont les Jango, mélange de précarité et d'insouciance, soumis aux rythmes des travaux agricoles, dont les existences, comme un sismographe, suivent le plus nettement les caprices des rentrées d'argent. La frénésie dépensière alterne avec le dénuement. Et lorsqu'une banque s'installe à al-Hilla, les Jango prennent conscience qu'il existe d'autres flux économiques, d'une autre ampleur que ceux qui déterminent leur quotidien bon an mal an. Ils s'aperçoivent que ce monde-là – celui des prêts, des emprunts, des mouvements de capitaux – les ignore. Qu'il les exclut, les bafoue. Sur un ton d'abord drolatique (scène savoureuse où la banque est submergée d'excréments lors de « la révolte de la merde »), puis de plus en plus grave, *Les Jango* raconte l'insurrection des moins-que-rien contre les inégalités économiques. Rien d'étonnant si le roman a subi les foudres des autorités soudanaises, qui l'ont fait saisir en 2010, pour des raisons « politiques », estime Baraka Sakin...



— Love unlimited

Redécouverte de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* de Zora Neale Hurston.
Un grand classique de la littérature afro-américaine, un chef-d'œuvre de la littérature tout court. **PAR DAMIEN AUBEL**



Zora Neale Hurston (1891-1960) pourrait à elle seule incarner la «Harlem Renaissance.» Soit un mixte d'acuité politique et sociale et d'ambition littéraire d'une rare intransigeance. Une façon d'échapper à l'écueil du militantisme littéraire et ses accents caricaturaux, tout en faisant preuve d'une conscience exacerbée des enjeux de la condition noire aux Etats-Unis. La «conscience», justement, c'est la pierre angulaire, ou mieux l'élan moteur de *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* (1937), le roman canonique de Zora Neale Hurston. Bien plus qu'un cas d'école pour des discussions sur le genre ou les inégalités raciales, *Mais leurs yeux...* est d'abord un échantillon magistral de ce que la fiction peut offrir de plus achevé : la description d'une conscience en devenir.

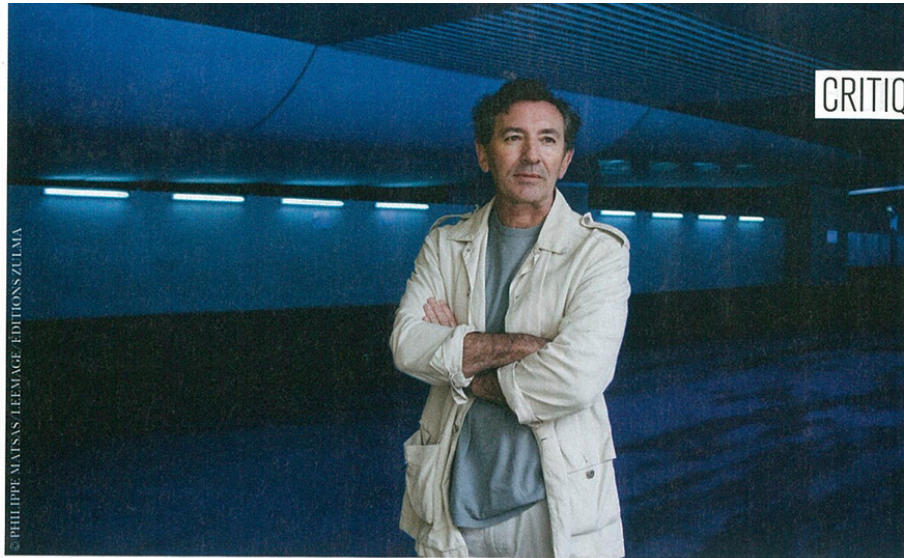
L'histoire de Janie est autant le déroulé d'une vie et des péripéties qui la scandent, que la progression, étape par étape, de la perception et de

la compréhension de soi. L'enfance dans le giron de la grand-mère qui l'a élevée, c'est le passage d'un monde achromatique, où Janie ne sait pas qu'elle est noire, à la découverte, justement, de la différence des couleurs de peaux. C'est aussi, au contact de la nature, la première appréhension de quelque chose comme une grande pulsion cosmique amoureuse dont elle, la petite Janie, n'est qu'un fragment. Viennent ensuite les grandes histoires d'amour jusqu'au superbe final. Pour raconter tout cela, Zora Neale Hurston ne prend pas le surplomb clinique d'un style analytique. Sa langue chargée d'images, son oralité truculente (mention spéciale à la traduction, qui restitue magnifiquement les dialogues) imprime sa vitalité au texte. C'est peut-être l'enjeu essentiel du livre : la prise de conscience par Janie de la puissance de ses mots. «A force d'écouter les autres, elle en vint bientôt à pouvoir elle-même raconter de sacrées histoires.» Et la sienne n'est pas la moindre...

MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU

Zora Neale Hurston, traduit
par Sika Fakambi, Zulma,
320 p., 22,50 €





PHILIPPE MAISSAS - LEEMAGE - ÉDITIONS ZULMA

Chineur d'histoires

Plus baroque que jamais, Jean-Marie Blas de Roblès nous invite au cérémonial de son *Rituel des dunes*. Romanesque et touchant. PAR DAMIEN AUBEL

« **P**lein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme », c'est le soleil chez Ronsard. Et Jean-Marie Blas de Roblès, lui-même poète, ne nous en voudra pas d'inscrire ce vers au fronton de son *Rituel des dunes*. Car son livre a quelque chose de la sphère totale de l'astre solaire de l'illustre Vendômois. L'« immense grandeur », c'est celle d'un récit étoilé en une myriade d'histoires, comme autant de rayons d'un soleil narratif. Au centre, il y a Roetgen qui, à Macao, attablé devant une bouteille, se souvient. D'un séjour en Chine et, là-bas, d'une Américaine, Beverly. En équilibre précaire sur le fil de la raison, entre excentricité attirante et crises de violence paranoïaque. Beverly, qui se fixe d'extravagants défis : lire toutes les biographies et autobiographies d'une bibliothèque publique, de A à Z. Beverly qui fut, à l'en croire, clocharde pas très céleste, puis millionnaire, puis, dans un geste de dénuement franciscain, aurait renoncé à sa fortune. Beverly, qui petit-déjeune au whisky, s'absorbe dans la bulle de son walkman quand elle ne prend pas le relais de la narration pour raconter une macabre cérémonie funéraire au Tibet.

Entrecoupant les amours et les confidences de Roetgen et Beverly dans la Chine, dont Blas de Roblès brosse un portrait satirique, perplexe et pourtant fasciné, il y a d'autres irradiations narratives. Celles du polar dont Roetgen lit les chapitres à Beverly. Lit des chapitres plutôt. Tant Roetgen, et Blas de Roblès avec lui, pratique l'art de la lacune, omettant des épisodes, tissant

moins un texte qu'une dentelle d'événements. Où il est question, dans une atmosphère qui se situe quelque part entre BD (*Le Lotus bleu* n'est pas très loin), romans *pulp* et réouverture des plaies mal cicatrisées de l'Histoire, de Hugo, parti lui aussi pour la Chine, et se heurtant au passé nazi de son père, mais aussi à une redoutable société secrète... Sans oublier dans la constellation des récits, celui, désopilant sur un certain Lafitte, qui passe une nuit dans un chaudron, dans la Cité impériale. *Le Rituel des dunes* englobe tous ces récits, comme il englobe tous les temps, du présent de Roetgen à Macao au passé du souvenir, tous les espaces, de la Chine au Brésil.

Livre-monde, dirait-on si on ne craignait pas le cliché, ou plutôt livre-sphère (comme le soleil, tiens...), tant tout ici n'en finit pas d'en revenir en boucle à un même noyau. Un noyau incandescent, de pure chaleur : celui de cet épisode – une promenade rituelle sur les sables brésiliens avec un ami, que se rappelle Roetgen – qui donne son titre au livre. Et qui se déroule « à une latitude où nous ne connaissons tout au long de l'année qu'une inaltérable saison chaude. » La chaleur n'est pas seulement celle des conditions climatiques, elle est aussi humaine : ce « rituel des dunes » est un moment, presque sacré, de fusion entre deux amis, « jusqu'à ce qu'il n'y ait plus divergence, mais complémentarité, au plus intime, de nos différences respectives. » Une fusion, si on veut, comme au cœur du soleil. Une fusion avec l'autre, qui est l'idéal amoureux, amical, mais si difficile, qui hante tout le livre...

LE RITUEL DES DUNES
de Jean-Marie Blas de Roblès, Zulma, 288 p., 20 €



Une chanson pas si douce

Deuxième roman de la Portoricaine **Mayra Santos-Febres** traduit sous nos latitudes, *La Maîtresse de Carlos Gardel* se lit comme un chant magique. Et dangereux. . .

PAR DAMIEN AUBEL

Chez la Portoricaine Mayra Santos-Febres, les voix sont des fluides, des liquides. Elles s'infiltrent et s'écoulent sans cesse, passent des uns aux autres, les personnages ne sont pas des contenants étanches, plutôt des canaux ou des voix d'eau, aucune voix n'est singulière.

La narratrice, Micaela, au déclin de sa vie, tente de restituer, malgré les incertitudes et les épanchements de cet autre fluide capricieux qu'est la mémoire, un épisode de sa jeunesse. Ces quelques jours où la petite Portoricaine, étudiante infirmière, assistante occasionnelle d'une grand-mère guérisseuse, fut la maîtresse d'une grande voix, Carlos Gardel, l'étoile internationale des chanteurs de tango. Qui, au cours d'un presque mois de voluptés, restituées dans une langue à la sensualité crue et fiévreuse, dévide son histoire à la narratrice. L'enfance à Buenos Aires du petit Français, natif de Toulouse ; la mère, toujours en filigrane, présence sacrée et obsédante ; le jeune homme qui fraye avec toute une faune interlope ; l'ascension de l'immense chanteur de tango ; Paris, New York, le cinéma, mais aussi les compagnons de scène, l'usure, les rivalités. . . Les voix de Micaela et de Carlos se fondent et s'entremêlent pour raconter l'histoire de l'homme.

Cette biographie à deux voix, comme un canon, est le premier versant de *La Maîtresse de Carlos Gardel*. Mais Mayra Santos-Febres ne s'y limite pas. Le livre semble se dédoubler, devenir une rêverie sur la science, sur la botanique. Et sur le « cœur de vent », cette plante aux mirifiques propriétés, salutaire contre les symptômes de la syphilis dont souffre Gardel. Mais pour que sa vertu opère, il faut une prière. Une parole, qui là encore n'est en propre à personne, mais circule le long des rameaux des générations. Écoutons la grand-mère, Clementina, psalmodier, s'adressant à la plante merveilleuse : « Ta gardienne, Clementina de los Llanos Yabo, fille de Clementina Yabo, petite fille-de Julia Yabo, descendante de Maria Luisa Yabo, te demande de t'éveiller et d'agir ». Les voix de toutes les aïeules, les prières qu'elles-mêmes ont prononcées, confluent dans les mots



proférés à ce moment.

A ce savoir littéralement ancestral s'oppose un autre mode de connaissance que Micaela, nourrie de ses études, de ses lectures, fait entendre. C'est la science occidentale, médecine et biologie, avec ses taxinomies, sa rigueur rationnelle qui pèse, mesure, compte. C'est une autre voix, impersonnelle, neutre. Foncièrement étrangère lorsque Micaela la fait retentir dans les pages du livre. Cette science-là, incarnée par la doctoresse pour qui Micaela travaille, cherche à s'emparer des savoirs traditionnels. A soutirer à la grand-mère le mode de préparation qui fait du « cœur de vent » une telle panacée. Quel rapport avec Gardel ? Il tient en un mot : aliénation. Car la voix de Gardel est à l'image de la science occidentale, elle s'approprie l'auditeur : « Gardel a chanté *Yira*. Il a chanté *Caminito* et *Rencor*, il a chanté *El día que me quieras*. Leur écho grandissait étrangement dans ma poitrine, qui était à la fois celle de Gardel, sa gorge, son souffle. »

LA MAÎTRESSE DE CARLOS GARDEL

Mayra Santos-Febres, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, Zulma, 320 p., 22,50 €



— LE PÈRE
RETROUVE

Jean-Marie Blas de Roblès revient sur le sentier familial : *Dans l'épaisseur de la chair* ressuscite un père, et sa famille. Un grand roman sur l'histoire des pieds-noirs.
PAR DAMIEN AUBEL

Au commencement est l'étonnement. Un point d'interrogation. Et même des points d'interrogation. Comment raconter son père, « affronter ce je-ne-sais-quoi d'anormal qui consiste à accoucher son père » ? Ce père, Manuel Cortès, fils d'immigrés espagnols installés en Algérie, passé par les grandes convulsions de la deuxième moitié du XXe siècle, la Seconde Guerre mondiale en Italie, puis en France, les massacres de Sétif, les « événements » d'Algérie, pour finir médecin des « gueules rouges », les mineurs de Bauxite à Brignoles, en France dans les années 60. Mais aussi, comment répondre à

cette mise en ordre du chaos, à cette science du bruit et de la fureur qui régissent les destins des humains qu'on nomme l'Histoire. L'immigration espagnole en Algérie, la césure idéologique que creuse l'antisémitisme dans l'entre-deux-guerres en Algérie, avec les dates et les conséquences précises de telle ou telle décision politique, à l'instar du décret Crémieux... Tout se dévide, prend place dans un grand récit. Mais le narrateur n'est jamais dupe. Il sait que l'Histoire éclaire autant qu'elle aveugle, qu'elle est une danse paradoxale entre la mémoire (une mémoire qui se rappelle trop souvent des fables) et l'oubli (le culte du passé n'occulte-t-il pas le présent?).

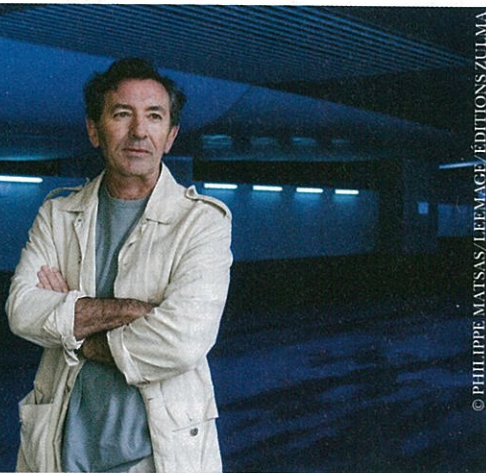
Alors Blas de Roblès fait appel aux forces de la littérature. De la poésie, d'abord. N'oublions pas que le romancier est aussi le poète de *Hautes lassitudes*. Comprendre, c'est voir, faire voir, retrouver ce que les Anciens appelaient l'« enargeia » (« évidence »), cette puissance d'évocation qui met une scène sous les yeux du lecteur et qui éclate lors de cette description de bataille : « Au commencement sont les obus, les mines, les roquettes. A coups d'éclairs, de zébrures crépitantes, à coups de cisaille dans le ciel, de foudre redoublée, il voit se déchaîner, s'enfler, se dissiper, se ranimer en convulsions soudaines, se durcir à nouveau, la fureur monstrueuse qui embrase la terre (...) ». Mais il faut aller plus loin encore. Et c'est tout le sens de l'épisode-charnière du livre : la chute du narrateur dans la mer depuis le bateau paternel, qu'il a emprunté en solitaire, qui déclenche ses ruminations et ses réminiscences. Incapable de remonter à bord, il flotte littéralement entre la vie et la mort. Et tout se passe comme s'il se dissolvait : « Incrédule, apeuré, j'assiste à l'effacement de plus en plus manifeste de ce qu'il est convenu d'appeler mon corps. Jambes et bras ont cessé de me tourmenter ; ils répondent à peine à mes sollicitations, avec un temps de retard que je n'arrive pas à apprécier, mais qui rappelle le délai de réaction d'un appareil à une télécommande dont il faudrait se hâter de recharger les piles. Je ne serai bientôt qu'un émetteur vain, flottant, immobile, à la surface du monde des Idées. » Car sans doute est-ce ce point-là, d'effacement de soi, qu'il faut atteindre pour épouser parfaitement les contours d'une autre vie. Comme si le narrateur devait mourir pour raconter au plus près son personnage.

cette question plus large : qu'est-ce qu'un pied-noir ? Un détour biographique, historique, qui mène le narrateur à s'interroger sur lui-même : qui est-il, lui, Thomas Cortès ? Quelle histoire, quelle généalogie l'a façonné ? *Dans l'épaisseur de la chair* porte bien son titre, puisqu'il s'agit d'une radioscopie d'une famille, d'un homme et d'un peuple bringuebalé entre Espagne, Algérie et France. Une radioscopie, ou plutôt un exercice mental, philosophique, qui consiste à comprendre, car « il n'est pas si facile de percevoir ce que l'on voit ».

D'où, pour vertébrer cette chair dense d'événements et de faits, une grande rigueur épistémologique. Non seulement Blas de Roblès multiplie les notations ultra-précises – les gestes décortiqués, les mots exacts – comme pour faire droit au maximum aux exigences de minutie et de clarté de la raison. Mais, surtout, il a recours à

DANS L'ÉPAISSEUR
DE LA CHAIR

Jean-Marie Blas de Roblès,
Zulma,
384 p., 20 €



© PHILIPPE MATSAS / LEEMAGE ÉDITIONS ZULMA

Damien Aubel, novembre 2016



novembre 2015



« À la fin on trouve quarante-neuf narrateurs »

C'est un des événements de la rentrée : la parution de l'intégrale du *Jardin des sept crépuscules* du Catalan Miquel de Palol.

Autre événement, notre rencontre avec l'auteur.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS

PAR DAMIEN AUBEL

PHOTO BENJAMIN CHELLY

Miquel de Palol vient d'ailleurs. Pas seulement parce que, sur la carte des langues littéraires hégémoniques, il fait entendre les accents d'un idiome plus confidentiel, le catalan. Mais parce qu'il semble sorti tout armé d'une autre période, de ces siècles où le roman n'avait pas la maigreur ascétique des autofictions et faisait feu de tout bois. De toutes les formes, de tous les récits. L'expression a fait florès, au point d'être dévaluée, mais *Le Jardin des sept crépuscules*, publié en français dans son intégralité, après la parution en volumes séparés des deux premières parties, est bel et bien un roman-monde. Densité de la démographie des personnages : près d'une cinquantaine de narrateurs qui se relaient dans un jeu étourdissant de passage de la parole. Jeux d'échos et de reflets

qui assurent à l'ensemble une unité de structure, comme s'il s'agissait d'un cosmos à lui tout seul. Mais le livre est aussi un concentré sur plus de mille pages de la civilisation et de la culture occidentale, au moment où elle bascule dans le chaos, avec cette demeure-musée au luxe « babylonien » où s'est retranché un groupe de privilégiés fuyant une guerre nucléaire. Autre monde, encore, celui, opaque et ramifié, de la finance, les péripéties de la succession d'une grande banque formant l'épine dorsale du livre. Sans oublier des escapades vers le roman d'espionnage, vers le récit galant façon XVIII^e, sans oublier le brassage permanent des idées, de l'art du récit aux questionnements moraux. Et lorsqu'on rencontre Miquel de Palol, souriant, affable, dans le salon presque désert d'un hôtel cosu du 6^e arrondissement, lorsqu'on écoute son français pétri de catalan, on a l'impression d'entrer dans un monde à la fois ésotérique et accueillant. Dont les habitants s'appelleraient Borges et Lovecraft, et où les nombres auraient des vertus magiques...

Votre livre est foisonnant. Quelle était l'intention initiale ?

L'idée était d'abord de raconter des histoires. Tout ce qui se passe dans le livre est filtré par la personnalité des narrateurs. En même temps, le livre montre la dissolution du « je », qui était là à l'origine, il procède à une atomisation du point de vue : à la fin on trouve quarante-neuf narrateurs.

Mais on revient en permanence au premier narrateur...

Il y a presque une idée mystique derrière le livre : aller très loin avec des histoires, dans des lieux très exotiques, à la recherche de quelque chose d'inconnu et, à la fin, la chose la plus étrange, la plus merveilleuse qu'on trouve, c'est soi-même.

Votre livre entrelace les récits, mais ne répugne pas à la description. Celle-ci n'est-elle pas un peu ringardisée aujourd'hui ?

On dit toujours que telle ou telle chose est démodée. Mais arrive quelqu'un qui la réemploie, et elle devient moderne à nouveau. J'ai essayé de faire correspondre les descriptions techniques, architecturales, etc. à la réalité. Je crois que depuis l'apparition du cinéma surtout, et des arts visuels contemporains, la littérature a abandonné la description physique. Il y a trente ans, quand j'écrivais le livre, je voulais créer une

image, comme un fond pour les histoires. On me demande souvent si ma profession d'architecte a un rapport avec la structure du livre : ce n'est pas le cas, plutôt avec la description des objets et des ambiances.

Un grand maître de la description contemporaine, c'est Robbe-Grillet. Un auteur que vous affectionnez ?

Beaucoup, oui ! Je crois que ce que j'ai tenté de faire s'inspire de la simplicité et de l'anti-académisme des écrivains du Nouveau Roman. Et aussi de leur façon de parodier la manière classique de raconter les histoires. Presque tout mon livre est un exercice parodique à partir de références classiques. Et tous les arts ont cet aspect-là. Même le baroque, dont j'aime beaucoup la conception de l'art et de la littérature, qui est la parodie suprême de la Renaissance.

Les personnages qui écoutent les narrateurs, ce sont aussi les lecteurs de votre livre ?

Borges parle très bien de ce sentiment vertigineux. Si je lis une histoire, et qu'on raconte une autre histoire dans cette histoire, puis une autre encore dans celle-ci, alors je peux penser que moi-même je suis un personnage raconté par un autre. Lewis Carroll dit la même chose dans *Alice* : tu es un personnage du songe de la Reine, et si elle se réveille tu vas disparaître...

Le personnage de Randolph Carter annonce qu'il va raconter une histoire destinée à faire « réfléchir »...

J'ai pris ce nom à un personnage de Lovecraft... Mon personnage est un grand rêveur. Et peut-être y a-t-il quelque chose en commun entre le rêve et la réflexion. Même Lovecraft dit que le rêve est la vraie réalité. L'autre réalité est une illusion matérielle.

Un terme revient souvent dans le livre, celui de « correspondances »...

La démarche vient des néo-platoniciens. À ce stade préscientifique de la pensée, ils créaient un jeu de correspondances pour s'expliquer la réalité. Les planètes étaient reliées aux vents, aux arbres, aux caractères, aux moments de la journée, de l'année... Je me suis amusé à mettre en rapport les étoiles de la constellation d'Orion avec des arbres et des narrateurs. Et à chaque narrateur correspond aussi un papillon, une carte à jouer...

Il existe depuis l'Antiquité une mystique des nombres. Vous êtes familier de ce mode de pensée ?

Ça m'intéresse beaucoup, et il y a beaucoup de rapports numérollogiques dans *Le Jardin*... et même dans tout ce que j'écris. Et il s'agit d'une tradition qui commence peut-être avec Virgile, qu'on retrouve chez Dante. Ou en musique encore, avec l'oeuvre de Bach, qui va vers le symbole à travers la numérologie... Je crois que c'est Galilée qui disait que les nombres étaient l'alphabet avec lequel Dieu avait fait l'univers. C'est une très belle pensée.

On pense à Boccace, à Marguerite de Navarre et son *Heptaméron*. Qu'est-ce qui vous attire dans cette forme, avec ses récits enchâssés ?

Ce qui m'intéresse, c'est que c'est un modèle pour la vie. Mais il y a une autre inspiration dans mon livre, qu'on a moins évoquée que Boccace ou *Les Mille et Une Nuits* : ce sont *Les Cent Vingt Journées de Sodome* de Sade. C'est exactement ça : de vieilles putains racontent leurs expériences pour que leurs auditeurs les mettent en pratique. Et il ne faut pas oublier *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potocki, qui a été le vrai point de départ du *Jardin*, parce que chez lui, les histoires racontées sont autonomes mais, ensemble, elles racontent une grande histoire...

Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'on arrive à la vérité ?

Il y a un beau passage des *Mille et Une Nuits* qui dit que la vérité n'appartient pas à une seule histoire, mais qu'elle est fragmentée dans de nombreux récits. Il faut prendre toutes les pièces du puzzle pour le recomposer.

Au cœur de votre livre, il y a les péripéties d'une banque. On peut aussi lire *Le Jardin* comme un réquisitoire contre le système capitaliste ?

Le livre est écrit depuis une position critique contre le pouvoir capitaliste. C'est très évident lorsque je parle d'argent. Et j'ai eu quelques expériences curieuses avec ce livre d'ailleurs... Dans la troisième partie il est question de la réserve fédérale des Etats-Unis, et un jour j'ai dîné avec un haut dirigeant d'une grande entreprise, peu connu de la presse, qui m'a demandé d'où j'avais tiré toutes ces informations. Je lui ai répondu que ça venait des journaux, de la télévision... Non, non, m'a-t-il dit, il y a des informations top-secret là-dedans... J'étais très heureux d'un côté, ça voulait dire que c'était bien fait, mais j'ai eu un peu peur aussi...

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES
traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
Zulma
1 148 p., 28,50 €



TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

Septembre 2015



mille cinq cents ans », pronostique sombrement un personnage. Reflet (à peine) déformé de l'air du temps, mais aussi, à l'instar de ses illustres devanciers, arche de Noé de toute une culture qui se sent à l'article de la mort, récapitulation géniale de siècles de pensée et de concepts : Dieu, l'Histoire, la Raison... « Sept crépuscules », soit sept journées : un heptaméron, si on veut être pédant. Un patron archiclassique, mais à l'efficacité inentamée : une poignée de privilégiés trouve refuge « au milieu du luxe babylonien » d'une vaste demeure isolée. Là, comme en d'autres époques on tentait de conjurer la peste à Florence, ils parlent. Enfilent les récits gigognes. *Le Jardin des sept crépuscules* est une galerie des glaces : les histoires se réverbèrent les unes les autres, s'appellent et se prolongent dans un mouvement qui semble reporter leur point de fuite à l'infini.

PUISSANCE SEPT

Et ce qui se découvre, ainsi, c'est l'envers du miroir. Les dessous d'un ordre mondial qui s'est érigé sur les décombres des idéologies, où fric et pouvoir tissent une tapisserie dont Miquel de Palol entortille les nœuds avec un savoir-faire qui emprunte autant aux meilleurs artisans du thriller d'espionnage qu'aux émules d'Homère. Au centre de l'affaire, la banque Mir, et la succession complexe du patriarche. Les bras de fer dynastico-financiers ne sont que la partie émergée d'un autre iceberg narratif, en forme de conte (cruel) : la quête du « joyau » – bijou ou concept, on ne sait pas trop ce que recouvre le nom. Mais source en tout cas d'un pouvoir qui passe l'entendement, et objet de toutes les convoitises. Petites frappes barcelonaises et épigones jamesbondiens ; ordinateurs pensants et clubs de suicidaires blasés ; pirates de haute mer et pensionnaires d'un asile de fous... Toute une foule bariolée, aimantée autant par le joyau que par l'énergie narrative d'un Palol, qui fait proliférer les conteurs, s'affronte, se trahit, s'assassine à tour de bras. Le livre est un miroir brisé, chaque récit est l'éclat, scintillant, d'un tout qu'on ne percevra que kaléidoscopiquement. Un tout qui peut être aussi bien l'intrigue politico-policrière du « joyau » et ses mille ramifications : un ordre mathématique et cosmologique (Miquel de Palol décline avec un plaisir un tantinet pervers références à l'astrologie et considérations chiffrées) ; ou encore un système philosophique qui affleurerait au gré des commentaires suscités par les récits des uns et des autres, où l'on discute humanité, destin et autres obsessions de la pensée. Il y a un peu de tout ça, mais aucune clef n'est définitive ni complète. Les miroirs sont toujours trompeurs – et c'est sans doute pourquoi on n'en finit pas de se laisser prendre à leurs charmes...

Événement éditorial : parution en un seul volume des trois romans qui composent le grand œuvre de Miquel de Palol, *Le Jardin des sept crépuscules*. PAR DAMIEN AUBEL

On le croyait parti sans laisser d'adresse, mis en bière sans cérémonie par l'autofiction et ses avatars nombrilo-intimistes, condamné à prendre la poussière dans les mausolées de l'Histoire littéraire... Mais il est toujours là, plus vivant, plus pharaoniquement ambitieux que jamais. « Il », c'est-à-dire le grand roman européen, avec autant d'estomac (plus de mille pages ici) que de cellules grises (histoire, philosophie, cosmologies ésotériques : il brasse tout), le digne héritier des Broch, Mann, Musil. Miquel de Palol, c'est le cousin catalan et contemporain des fresquistes titanesques de l'Europe agonisante de l'entre-deux-guerres. Son roman, triptyque arborescent (*Phrixos le fou* et *À bord du Gogol*, déjà parus en tomes séparés, et la coda, *La Tête d'Orion*, traduit pour la première fois en français), est une danse aux pas enchevêtrés au-dessus du volcan d'une catastrophe planétaire. Un futur (très) proche, étonnamment similaire à nos temps de convulsions, où les derniers résidus de l'humanisme prennent définitivement l'eau : « Dans le meilleur des cas, on va assister à la fin du modèle d'organisation sociale et politique en vigueur depuis deux

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES

traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
Zulima

1 148 p., 28,50 €

